

Lecture inaugurale : « Traversons la Méditerranée en Littérature »

Deux extraits de *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, éditions Flammarion/Albin Michel (2017)

Extrait 1

Au petit matin, dans la lumière trop blanche qui aplatit la ville de Marseille, Naïma suit lentement les barrières métalliques qui serpentent depuis le hall d'accueil du port jusqu'à la passerelle du ferry. Elle monte à bord en s'accrochant fermement à la rampe, la mer noirâtre coincée entre le quai et le bateau clapote en une mince bande sous ses pieds. Elle longe des couloirs aux teintes démodées, aperçoit d'immenses salles emplies de fauteuils sur lesquels ne s'installent que de rares passagers, monte et descend des escaliers à l'odeur de Javel et pénètre dans sa cabine. Elle s'était imaginé qu'il y aurait un hublot mais le mur est aveugle. Elle doit être sous le niveau de la mer. Les parois métalliques répercutent toutes sortes de bruits. Elle s'allonge sur le lit étroit et ferme les yeux.

Elle a choisi le bateau comme un ultime retardement à son arrivée, pour avoir vingt heures au cours desquelles elle pourra apprivoiser l'idée qu'elle sera bientôt de l'autre côté. L'avion n'aurait fait que fracasser les années de silence. (page 443)

Extrait 2

L'énorme navire dresse au-dessus de l'eau ses flancs blancs auxquels sont accrochés de minuscules canots orange, comme s'il tenait hors d'atteinte des vagues les petits de sa portée. Sa taille ne le rend pas insensible à la houle et lorsque Naïma sort sur le pont après une nuit de secousses et de cliquetis, il y flotte l'odeur aigre du vomit. D'abord, elle ne voit que la mer à perte de vue puis, quelques heures plus tard, la ligne de la côte qui se dessine, semble clignoter, un mirage plus qu'un pays. Lorsque le ferry entre dans la baie d'Alger, Naïma pense à la formule des contes de fées : *je ne vois que la mer qui bleuoie et les maisons qui blanchioient*. Il n'y a pas un nuage dans le ciel et l'étendue d'eau reflète le soleil doré, argenté et coupant sur chaque crête de vague. Au fur et à mesure que son regard s'habitue, elle remarque qu'Alger la Blanche n'est blanche qu'au premier plan. A l'arrière, là où la ville escalade la colline, elle se colore d'ocre et de jaune, et plus loin encore du brun-rouge d'immeubles de briques, perdus sur la ligne lointaine d'un sommet. (page 444)

Diptyque 1 – Confrontation entre un extrait de l'*Enéide* de Virgile et de *Mur Méditerranée* de Louis-Philippe Dalembert

Texte de Virgile, l'*Enéide* (ouverture du Livre III)

Quand l'injuste arrêt des dieux d'en Haut eut renversé l'empire de l'Asie et le peuple de Priam ; quand la superbe Troie fut tombée, et que la ville de Neptune tout entière, gisant sur le sol, n'offrit plus que des ruines fumantes ; poussés par les augures divins à chercher de lointains exils et des régions désertes, nous construisons une flotte sous les murs d'Antandre, au pied du mont Ida, sans savoir où nous conduiront les destins, où il nous sera permis de fixer notre demeure ; et nous rassemblons nos guerriers. À peine le printemps était-il commencé, que mon père Anchise ordonne d'abandonner les voiles aux destins. Je quitte, en pleurant, les rivages de la patrie, le port, et les champs où fut Troie. Je pars pour l'exil, emmenant avec moi, sur les vastes mers, mes compagnons, mon fils, mes pénates et les grands dieux de Pergame.

Il est une terre consacrée au dieu Mars, dont les Thraces cultivent les vastes plaines, et où régnait autrefois le farouche Lycurgue. Une antique hospitalité et des pénates amis unissaient les peuples de ces contrées aux Troyens, tant que dura notre fortune. C'est là qu'amené par les destins contraires, je jette les premiers fondements d'une ville, que j'appelle, de mon nom, Énéade.

J'offrais un sacrifice à Vénus ma mère, aux dieux protecteurs de ces nouveaux remparts, et j'immolais, sur le rivage, un taureau blanc au souverain des dieux.

Traduction de Maurice Lefauve, revue par Sylvie Laigneau (2004)

Texte de Louis-Philippe Dalembert, *Mur Méditerranée* (2019)

Personne ne disait mot. Les visages dégageaient un mélange d'appréhension et de tension, à défaut de soulagement de s'en aller enfin du lieu où ils avaient été séquestrés. Semhar et Chochana non plus ne se parlaient pas. Elles avaient déjà l'esprit tourné vers cet ailleurs où elles espéraient enraceriner leurs rêves. Une brise faible leur fouettait le visage, sans réussir à chasser les questions qu'elles se posaient depuis qu'elles avaient aperçu les hors-bord. Elles n'avaient osé, ni l'une ni l'autre, les formuler à haute voix. La traversée se ferait-elle sur ces frêles embarcations ? Et si le moteur tombait en panne ? Y aurait-il assez d'essence pour arriver jusqu'en Europe ? Et s'ils rencontraient une tempête en route ? En Méditerranée, le vent peut se lever sans crier gare, grossissant les eaux en un éclair. Une fille qui en avait fait l'amère expérience avait raconté son histoire à Semhar. Après trois jours de dérive, accrochés à l'épave de leur bateau, les naufragés avaient été secourus en haute mer par des garde-côtes italiens qui les avaient refilés à leurs collègues libyens. Retour à la case départ.

Chochana fut prise d'un sentiment soudain de vide. Voir le canot creuser la distance avec le continent africain la remplît de mélancolie. Sa décision de partir avait été longuement mûrie pourtant. Ça lui avait pris du temps pour accepter l'idée que la terre matricielle ne pouvait plus la nourrir. Qu'elle n'y avait pas d'avenir. Elle avait tant rêvé de ce départ. Elle s'était battue, avait surmonté mille tourments, affronté vents et marées. Maintenant qu'elle était en passe de concrétiser son rêve, elle eut envie de pleurer. Ça l'avait prise d'un coup. Pas seulement parce qu'elle laissait son cadet derrière elle, sans savoir ce qu'il adviendrait de lui. Plus que vers l'inconnu, elle avait l'impression d'être une bannière en partance pour l'exil. Sans aucune possibilité de retour. Là-bas, elle le savait, il lui faudrait apprendre à raser les murs, à vivre dans la clandestinité des années durant avant d'être régularisée et de pouvoir retourner au pays. « Comment chanterions-nous l'hymne de l'Éternel en terre étrangère » récita-t-elle en silence. Et si l'un des siens disparaissait dans ce laps de temps, elle ne pourrait pas rentrer pour le porter en terre. Réciter le kaddish des endeuillés pour le repos de son âme. D'où l'envie de pleurer, comme elle le faisait enfant, en allant s'asseoir seule sur le bord du fleuve, avant que celui-ci ne soit mort. Et là, elle laissait le cours de l'eau charrier son chagrin du moment.

Éditions Sabine Wespieser éditeur, 2019 (pages 80 et 81)

Diptyque 2 – Confrontation entre un extrait de *L'Odyssée* d'Homère et de *Samba pour la France* de Delphine Coulin

Texte d'Homère, *L'Odyssée* (extrait du chant VI)

Quand elle dut regagner la maison, après avoir attelé les mules et plié le beau linge, la déesse aux yeux brillants, Athéné, conçut un autre dessein, pour qu'Ulysse s'éveillât, vît la vierge aux beaux yeux, qui le conduirait à la cité des Phéaciens. La fille du roi lança une balle à une de ses femmes, mais elle la manqua, et jeta la balle dans un remous profond. Toutes poussèrent un grand cri, et Ulysse

s'éveilla. S'étant assis, il agitait ces pensées en son esprit et son cœur : « Malheur de moi ! Au pays de quels hommes suis-je arrivé ? sont-ils violents, sauvages et injustes, ou bien accueillants aux étrangers, et leur esprit a-t-il la crainte des dieux ? Ce sont, dirait-on, des jeunes filles, dont la voix claire a frappé mes oreilles, des nymphes, habitant les hauts sommets des monts, les sources des fleuves et les prairies herbeuses. Sans doute, je suis près d'habitants au langage humain. Eh bien ! je vais l'apprendre et voir par moi-même ! »

Ayant ainsi parlé, l'illustre Ulysse sortit du buisson ; dans l'épaisse forêt il cassa de sa forte main une branche avec ses feuilles, pour s'en couvrir le corps et cacher son sexe. Il s'avança, comme un lion nourri dans les montagnes et confiant en sa force, qui va, battu de la pluie et du vent, les yeux étincelants il poursuit bœufs, brebis et cerfs sauvages ; la faim le pousse à l'attaque des moutons, en franchissant les palissades serrées du parc. Tel Ulysse allait se mêler aux vierges aux belles boucles, tout nu qu'il était ; mais la nécessité le pressait.

Effroyable, il leur apparut, tout souillé par l'eau salée ; elles s'enfuirent chacune de son côté, dispersées sur les berges. Seule, la fille d'Alcinoos demeura ; car Athéné avait mis la hardiesse en son esprit, ôté la peur de ses membres. Elle resta donc face à face avec lui. Ulysse délibérait, s'il supplierait la jeune fille aux beaux yeux, en embrassant ses genoux, ou seulement à distance lui demanderait par mielleuses paroles de lui montrer la ville et donner des vêtements. A la réflexion le meilleur parti lui sembla de la supplier à distance par insinuantes paroles ; il craignait d'effaroucher l'esprit de la vierge en lui prenant les genoux. Aussitôt il lui tint ce discours habile et enjôleur :

« Je te supplie, ô reine. Es-tu déesse, ou mortelle ? Si tu es une des déesses, qui possèdent le vaste ciel, tu ressembles fort, ce me semble, à la fille du grand Zeus, Artémis, pour l'aspect, la taille et l'allure. Si tu es des mortels, qui habitent sur la terre, trois fois heureux ton père et ta vénérable mère, trois fois heureux tes frères ; toujours leur cœur est tout chaud de joie à cause de toi, quand ils voient un si beau brin de fille entrer dans le chœur de danse. Et plus que tout autre, heureux en son cœur, celui-là qui méritera par ses riches présents de t'emmener en sa maison. Car mes yeux n'ont encore vu personne, homme ni femme, semblable à toi. Un respect me saisit quand je te regarde. A Délos, un jour, près de l'autel d'Apollon, je vis un jeune surgeon de palmer, qui poussait avec cette beauté. J'étais allé là, suivi d'un peuple nombreux dans ce voyage où je devais trouver tant de cruels soucis. Et comme, en le voyant, je fus longtemps étonné en mon cœur, car jamais branche aussi belle ne s'était élancée de terre ; ainsi, femme, je t'admire, et suis étonné ; et j'ai crainte terrible d'embrasser tes genoux. Une peine cruelle me poursuit. Hier, c'était le vingtième jour, je pus échapper à la mer vineuse. Pendant tout ce temps me ballottaient les flots et les rafales impétueuses depuis l'île Ogygie. Et maintenant un dieu m'a jeté ici, pour y souffrir encore ; car je ne crois pas que mon malheur cesse. Les dieux auparavant m'imposent encore maintes peines. Mais, reine, aie pitié de moi. Après tant d'épreuves, c'est toi la première que j'invoque. Je ne connais aucun des hommes qui possèdent cette cité et cette terre. Montre-moi la ville, et me donne un haillon à jeter sur moi, si tu avais en venant ici quelque étoffe pour couvrir le linge. Et veuillent les dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un mari, une maison, et faire régner en ton ménage la concorde, ce bien précieux ! Il n'y a rien de meilleur ni de plus beau qu'un homme et une femme gouvernant leur maison en parfait accord de pensées quel sujet de peine pour les ennemis, de joie pour les amis ! et surtout de joie ressentie par eux-mêmes ! » Nausicaa aux bras blancs lui répondit :

« Étranger, tu ne sembles ni un méchant ni un insensé. Seul, Zeus l'Olympien partage le bonheur à chacun des hommes, bons et méchants, selon sa volonté. Sans doute il voulut te donner ces épreuves ; il faut t'y résigner ! Mais à présent, puisque tu viens dans notre cité et notre pays, tu ne manqueras ni de vêtements ni des autres secours que doit obtenir le malheureux qui vient à nous. Je vais te montrer la ville, et te dirai le nom de ce peuple. C'est aux Phéaciens qu'appartient la cité et la terre. Et moi, je suis la fille du magnanime Alcinoos, qui sur les Phéaciens possède force et puissance. »

Elle dit et donna ses ordres à ses suivantes aux belles boucles :

« Arrêtez, je vous prie, suivantes : Où fuyez-vous à la vue d'un homme ? Croyez-vous donc que ce soit un ennemi ? Il n'y a, il n'y aura jamais un vivant, un mortel qui vienne apporter la mort au pays des Phéaciens, tant ils sont chers aux dieux.

Traduction de Médéric Dufour et Jeanne Raison (1965)

Texte de Delphine Coulin, *Samba pour la France* (2011)

Son oncle a vu qu'il mentait. Il ne lui a pas avoué qu'il n'avait pas pris le métro comme on lui avait dit de le faire, parce que quand il était arrivé sur le quai il avait eu l'impression que tout le monde le regardait, à commencer par une jeune femme aux yeux bleus et aux prunelles immobiles. Il avait courbé son dos et rentré la tête dans ses épaules, comme si c'était son grand corps, aux jambes trop longues, trop maigres, qui pouvait la déranger. Au Maroc, puis en Espagne, il avait eu l'impression d'être invisible, car bien que son allure le désigne inévitablement comme un étranger, et bien qu'on ne puisse éviter de remarquer sa présence, personne ne montrait, par un signe quelconque, avoir conscience de son existence, et puis tout à coup, ce soir-là, à Paris, c'était l'inverse, dans le métro il avait eu l'impression qu'on ne regardait plus que lui. Il s'était plus que jamais senti maladroit dans chacun de ses gestes. On lui avait dit qu'il fallait faire attention aux contrôles, surtout dans les transports en commun, surtout quand on venait d'arriver. Le moindre de ses mouvements semblait attirer l'attention de ceux qui l'entouraient. Il avait pensé très fort *S'il vous plaît, arrêtez de me dévisager*, espérant que le message passerait d'une manière ou d'une autre, mais alors il avait vu deux adolescents l'observer à leur tour. Il transpirait. Il avait regardé ses mains. Elles étaient sales. Les garçons s'étaient avancés vers une fille aux cheveux rouges et elle leur avait donné quelques pièces de monnaie.

Quand la rame de métro s'était arrêtée devant lui, il s'était aperçu dans la vitre, et derrière lui il avait vu deux femmes, les bras chargés de sacs en plastique, qui parlaient, peut-être de lui. Il avait regardé au fond du wagon, et les lumières reflétées des couloirs, elles aussi, semblaient le fixer de leurs iris aveugles. Une des femmes s'était avancée pour ouvrir la porte devant lui d'un coup sec, et elles étaient entrées dans le wagon au moment où les portes se fermaient. Un homme lui faisait face, tranquille, de l'autre côté de la vitre, et alors que le métro s'éloignait, Samba était resté sur le quai.

Éditions du Seuil, collection Points, 2011 (pages 21-22)